



HAL
open science

Questions de méthodes, l'appel de l'oiseau serpent et le rituel de l'os fertile

Michel Boccara

► **To cite this version:**

Michel Boccara. Questions de méthodes, l'appel de l'oiseau serpent et le rituel de l'os fertile. 2020. hal-02467133

HAL Id: hal-02467133

<https://hal.science/hal-02467133>

Preprint submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Questions de méthodes,
l'appel de l'oiseau serpent et le rituel de l'os fertile**

Michel Boccara (CNRS)

2018

Mon dessein ne sera pas de présenter ici « la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. » (René Descartes, Discours de la méthode)

Comme Descartes, je vais essayer d'exposer quelques uns des principes généraux qui me semblent avoir guidé et orienté mes recherches. Cependant même si j'espère qu'ils seront de quelque utilité pour d'autres que moi, je considère que chacun doit bricoler sa propre méthode. C'est le sens de mon enseignement, notamment dans l'encadrement des doctorants.

Une des tendances actuelles de la recherche anthropologique est d'explorer de nouveaux objets de recherche.

Outre que la notion d' « objets » me paraît évacuer un peu cavalièrement la notion de « sujet » - notamment lorsque l' « objet » désigne justement un « sujet », par exemple les nouveaux guérisseurs - , je ne crois pas que le renouveau de l'anthropologie passe par le renouveau des objets. Plutôt que de chercher de nouveaux objets de recherche, il me paraît plus fructueux de réfléchir au renouvellement de la méthodologie.

Pour bricoler une méthode personnelle, je me suis appuyé sur l'approche pluridisciplinaire et transdisciplinaire. Si la pluridisciplinarité est une méthode relativement classique et qui consiste à associer, sur une même thématique, des disciplines différentes, sans que les méthodes de ces disciplines soient affectées, la transdisciplinarité implique de prendre le risque de transformer les méthodes de chaque discipline, de se laisser mutuellement influencer et contaminer.

J'ai donc dès le début de mes recherches travaillé en généraliste en refusant de m'enfermer dans une « discipline », ce qui n'a pas été sans poser quelques problèmes institutionnels.

Ce n'est pas seulement au sein des disciplines scientifiques que j'ai « vagabondé » (et de ce point de vue je me suis efforcé de ne pas reprendre à mon compte la distinction entre sciences humaines et sciences « inhumaines ») mais aussi au sein de domaines considérés comme artistiques, comme le cinéma, la littérature, le théâtre... Mon premier

travail universitaire posait les jalons d'une discipline atypique, à la fois ancienne et nouvelle, le gai savoir, dont j'allais chercher les sources d'abord chez les trouvères et les troubadours, puis chez Rabelais et enfin chez Nietzsche¹.

Ce principe posé, je vais maintenant retracer ma quête de nouvelles méthodes en m'appuyant essentiellement sur mon expérience yucatèque, d'où le sous-titre de ce texte, puisque

- a) l'oiseau serpent, Kukulcan, est un des personnages mythologiques essentiels du Yucatán,
- b) le rituel de l'os fertile est une recherche que je viens de terminer

Les trois sources

Mes premiers travaux de « terrain » répondaient à deux tensions contradictoires :

- 1) Une volonté de mettre en pratique ce que j'avais appris à la fois dans mes études d'anthropologie mais aussi dans mon entourage familial.
- 2) Une écoute de la demande de « l'Autre », à travers la formulation de questions élaborées dans un « projet de recherches », de quelle manière « l'Autre » allait non me répondre mais me proposer d'autres questions que je n'avais pas prévues et m'entraîner dans une relation différente avec le « terrain ».

Cette analyse de ce « Que veut l'Autre ?² » allait prendre la forme d'une « nouvelle discipline » (nouvelle pour moi mais née au début du 20^e siècle) l'anthropologie psychanalytique.

Lors de ce qu'il est convenu d'appeler mon premier « terrain », avec toutes les ambiguïtés liées à ce mot, j'avais choisi de travailler au Mexique et de me fixer dans un village de petite taille (425 habitants en 1976, 750 aujourd'hui) afin de pouvoir étudier

¹ *La notion de Gai savoir*, maîtrise de philosophie, sous la direction de Jean Maurel, Université de Paris 1, 1976. À ma connaissance c'est encore le seul travail à associer Rabelais et Nietzsche dans la construction d'un gai savoir.

² La notion d'Autre emprunte aux travaux de Jacques Lacan, par une réflexion sur Que veut l'autre, on lira notre petit article Que veut l'Autre? L'ethnologue et son double (avec M. Zafirooulos et A. Tauzin) ? dans *Vers des sociétés pluriculturelles: études comparatives et situation en France*, Colloque International de l'Association Française des Anthropologues, AFA, 9-10 janvier 1986, Paris, l'ORSTOM, p.600-603.

l'ensemble des familles et notamment les relations de parenté et la tenure des terres, deux domaines de recherche « canoniques » en anthropologie au moment de mes études. Une fois donc choisie cette communauté, je me suis proposé d'étudier la place du maïs dans son histoire et son développement et de prendre en compte l'ensemble des acteurs et des formes de production de la culture du maïs à sa transformation en nourriture. Cette démarche impliquait une attention égale au cycle de culture, à la préparation des aliments et à la cuisine.

Mais très vite, j'ai été sensible à ce que les habitants du village me racontaient et me montraient.

La première histoire que l'on m'a racontée est l'histoire merveilleuse d'un cheval qui avait sauté le cénote du village (grand puits à ciel ouvert d'une trentaine de mètres de diamètre) pour, en retombant, laisser son empreinte dans la pierre³. Et, joignant le geste à la parole, on me montrait alors cette empreinte et à côté d'elle, une écriture obscure, une écriture qui ne pouvait pas se déchiffrer et que peut-être moi, je saurais ? Je ne savais pas encore que « écriture obscure » se dit en yucatèque *ak'ab ts'ib* et qu'elle désigne l'écriture préhispanique des Mayas que les épigraphes appellent « écriture glyphique ».

J'ai donc parallèlement réalisé deux études et produit deux séries de textes.

La première qui allait déboucher sur ma maîtrise d'ethnologie *Société traditionnelle et société de classe à travers l'exemple de Tabi, village maya du Yucatan (Mexique)*, travail centré, je l'ai dit, sur la culture du maïs et ce qu'on appelle en espagnol mexicain la *milpa*⁴. Pour cela j'ai étudié les forces de travail de l'homme, de la femme et de l'enfant, de l'essartage à la confection de la galette de maïs ou *wah*.

La seconde allait déboucher sur ma thèse de doctorat *Les rêveurs d'eau: analyse du mythe de fondation d'un village maya yucatèque*.

Ce mythe explique notamment comment l'ancien nom du village « Le cénote aux deux bouches » /*Chu'ts'onot'*, a été changé, après la conquête espagnole en « Piégé, prisonnier » /*Tabi*.

Toute ma recherche future allait s'orienter vers l'articulation et la synthèse de ces deux approches qui m'apparaissaient au départ plutôt dissociées, voire opposées.

³ Mythe et pratique sociale: le cheval qui sauta le cénote, *Journal de la Société des Américanistes*, 1983, t. 69, p.29-43.

⁴ Milpa, dans *Monde maya, Guides Gallimard*, Paris, éditions Nouveaux Loisirs, 1995, p. 22-23, Ill.

En revenant en France, en mars 1977, après six mois de séjour, j'allais prendre conscience d'un troisième facteur, lié au second mais suffisamment distinct pour prendre son autonomie : un désir plus intime mais tout aussi exigeant qui se manifestait notamment dans des rêves et des rêveries.

Et c'est d'ailleurs ce troisième facteur qui avait déterminé le choix du pays, le Mexique, puis de la région, le Yucatán.

En effet, au moment de choisir le pays où j'allais effectuer mon premier terrain, j'avais décidé de me laisser guider complètement par mon désir. Je m'étais placé devant une carte du monde et en la regardant, je m'étais dit : « choisis le pays où tu as le plus envie d'aller », j'avais longuement regardé la carte et un pays s'était imposé, le Mexique.

Pour choisir ensuite la partie du Mexique où j'allais me rendre, j'avais consulté différents professeurs et l'un d'eux, Julian Pitt-Rivers, m'avait fortement conseillé le Yucatán.

Il avait argumenté en m'expliquant qu'il était relativement peu étudié et donc assez méconnu et que surtout, c'était un pays très accueillant où je pouvais, en six mois – laps de temps dont je disposais pour mon étude de terrain – arriver à m'intégrer facilement dans la société.

J'avais donc choisi le Yucatán.

Or quelques temps après mon retour en France, en relisant mes journaux intimes, je tombai sur un rêve que j'avais fait trois ans auparavant que j'avais transcrit au réveil, et dont j'avais même accompagné la transcription d'un dessin.

Il m'apparut alors que ce rêve avait pu être un élément inconscient de mon choix du Yucatán et de ma facilité à accepter la proposition de Julian Pitt-Rivers. La suite de mes travaux allait confirmer de manière étonnamment précise cette première impression. Avant de poursuivre je présente donc ici rapidement le rêve et le dessin, que j'ai plus longuement analysé dans d'autres publications⁵. Je reprendrais pour cela un extrait d'un texte écrit en 1992, pour le cinquième centenaire de la conquête des Amériques par les Européens. J'avais justement intitulé ce texte *Le langage de l'oiseau serpent* et publié dans *Saints, chamanes et pasteurs*⁶.

⁵ Notamment *Saints, chamanes et pasteurs, La religion populaire des Mayas II*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 15-22 et 30-34.

⁶ Ibidem.

Athanagore⁷ et ses frères⁸

Sur l'écran apparaît Athanagore oiseau serpent vrombissant immense (l'apparence d'un oiseau dans le corps d'un serpent) Athanagore s'est mit en liaison avec nous, ses frères, les êtres pensants. Il nous parle de l'autre côté du temps... Lui est immortel.

Nous, nous sommes nés trop tôt et courons après l'immortalité. Nous mourrons et devons pour revivre casser un mur de pierre lequel mur est incassable
mais un espoir demeure...

Comme nous avons rompu la communication, la seule ressource d'Athanagor est de couper l'énergie terrestre, chantage pour nous obliger à rétablir le contact.

⁷ Athanagore est le nom de l'archéologue de *L'automne à Pékin*, roman de Boris Vian. On notera la référence à l'au delà de la mort, l'autre monde : a-tanathos... « sans la mort ».

⁸ Ce titre fait partie du rêve, et il s'y associait ce titre plutôt comique : « Ceci est le roman de science fiction d'un noir très bon triple sauteur et boycotté par Gallimard ».



Le rêve avait une seconde partie qui renvoyait au langage de l'oiseau serpent, variante du langage des oiseaux et que je ne développerais pas ici.

L'oiseau serpent est une des divinités principales des Mayas, plus exactement ce que j'appelle un *vencêtre*⁹. On l'appelle *Quetzacoatl* en langue mexicaine et *Kukulkan* (prononcer *koukoulkane*) en langue yucatèque. L'un et l'autre nom se traduisent littéralement par "serpent à plumes" comme dans le roman de D.H Laurence.

Les serpents à plumes d'aujourd'hui ont l'apparence des grands dragons de l'aire chrétienne. Nourris pendant des années au fond d'une grotte, ils s'envolent un beau soir de juillet, en période de canicule, et ceux qui ont de la chance peuvent les voir s'éloigner lentement dans le beau ciel d'été. La chose est rare mais on m'a déjà raconté le fait. Des dessins gravés dans la pierre il y a plus de deux mille ans indiquaient déjà la fascination éprouvée par les Mayas pour cet étrange oiseau.

⁹ Néologisme construit à partir de la double traduction du yucatèque *ik'* « vent » et « ancêtre mythique ».

Mais quel est le secret de ce bel oiseau auprès duquel le phénix est un pâle volatile?

Lors de rituels dynastiques dont nous ne possédons plus que des images accompagnées de sèches légendes, l'oiseuserpent, après avoir reçu une offrande de sang, descendait près du souverain, ou de la souveraine, et lui murmurait à l'oreille des mots qu'il, ou elle, était le seul à comprendre...

De quoi vous parlait-il, belle lady Xoc, lorsque vous vous ouvriez les veines pour l'appeler un matin de juillet 681?

Qui nous traduira le langage de l'oiseuserpent?

Une dizaine d'années plus tard, j'allais recueillir un récit qui reprenait presque mot pour mot un détail de mon rêve : l'oiseau serpent me parlait « de l'autre côté du temps... ». Or le récit situait l'oiseau serpent « *u pach k'in* » ce qui en yucatèque se traduit par « derrière le temps ».

Cet appel de l'oiseau serpent, car c'est ainsi que je décidais de le nommer, ne figurait pas seulement dans mon rêve. D'autres que moi l'avaient aussi entendu et y avaient répondu. Une vingtaine d'années plus tard, au début des années deux mille, j'ai eu la surprise de lire le récit de Jorge Cocome Pech puis de le rencontrer.

Alors que je faisais, dans la ville de Campeche, des recherches sur l'histoire du village de Nunkini, je tombais sur un livre qui aussitôt me captiva. Il s'appelait *Secretos del abuelo*¹⁰... et était l'œuvre de Miguel Jorge Cocom Pech... Cocome et Pech¹¹: Sotuta et Calkini, ces deux capitales de province faisaient signe vers les deux villages où je m'étais établi : Tabi, à 11 kilomètres à l'est de Sotuta et Nunkini à 9 kilomètres au nord de Calkini.

Et à la page 90 de ce livre, voilà ce que je lus :

En arrivant à l'orée des bois de Xuch, je remarquais un animal en forme de serpent qui sautait d'une branche à l'autre, secouant la rosée des arbres... Je pus voir ensuite qu'il avait les ailes argentées.

10 *Secretos del abuelo*, 1997, traduit en français sous le titre *Les secrets de l'aïeul*, 2007.

11 Cocome et Pech sont le nom des lignages dirigeants des provinces de Sotuta et de Calkini.

Maintenant que je me le rappelle, il me sembla que le reptile ailé cheminait à nos côtés et qu'il grandissait à chaque instant.

Je ne sais quel étrange pouvoir me faisait continuer à avancer, et m'empêcher aussi de tourner la tête en arrière.

C'était comme si quelque chose ou quelqu'un me poussait à continuer en avant. Et pourtant, pendant cette promenade sous la pluie je ne pensais à rien et je n'avais pas peur.

Après avoir descendu une petite côte, nous nous trouvâmes face à un chemin qui formait un Y. C'est précisément à cet endroit que le serpent ailé, transformé en un animal énorme, passa silencieusement au-dessus de nous, illuminant le chemin envahi par les arbres... A partir de ce moment, je ne me suis plus rappelé de rien¹².

C'est donc ce troisième facteur, présent dès le début, mais que je n'ai compris que peu à peu, qui allait permettre d'effectuer la synthèse entre les deux tendances contradictoires en articulant le désir de l'Autre sur mon désir, le mythe de fondation du village à mon rêve de l'oiseau serpent. Je découvrirai aussi dans le cénote de Tabi un oiseau serpent et je verrai même l'image de cet oiseau sur le mur du *camarin* de l'église de Tabi, c'est-à-dire la petite chambre intérieure, située derrière l'autel, dédiée à la vierge. Enfin je retrouverai cet oiseau serpent dans le corpus des vases mayas préhispaniques sous la forme d'une série de 17 dessins mettant en scène la naissance du monde.

L'oiseuserpent est ici le cordon ombilical de la mère cosmique.

Voici les trois dessins, celui de mon rêve, celui de l'oiseuserpent du cénote réalisé par un artiste anonyme qui avait comme moi vécu au village et entendu l'oiseuserpent, et un des 17 dessins du cordon ombilical de la mère cosmique.

12 Jorge-Miguel Cocome Pech, *Secretos del abuelo*, p. 90-91.



On remarquera dans ces trois dessins l'enroulement en spirale de la queue de l'oiseuserpent. Cette spirale renvoie au temps dont l'oiseuserpent est le maître. La similitude entre le dessin de mon rêve et celui du vase maya est frappante : le corps du serpent comporte trois enroulements, celui du centre enveloppant la tête.

J'allais peu à peu perfectionner et mettre en œuvre cette méthodologie, bricolée à partir de trois sources, dans mes différents « terrains », tout au long de ces quelques quarante années de travail – 45 très exactement si je pars de la nuit de mon rêve pour arriver au jour où j'écris ces lignes.

Je rappelle ces trois sources : L'histoire des sciences sociales et l'enseignement universitaire, l'écoute de l'Autre et l'anthropologie psychanalytique, l'analyse de mes rêves et de mon inconscient.

Rêve et mythe : René Descartes et la psychanalyse

En entrant au CNRS en 1988, rattaché non à un laboratoire mais à une simple RCP (Recherche Combinée sur Programme), j'allais avec Markos Zafirooulos et quelques autres amis et collègues, fonder l'équipe de recherche Psychanalyse et pratiques sociales de la santé qui allait devenir ensuite Psychanalyse et pratiques sociales et dont le travail se poursuit au sein de l'École doctorale de Recherches en Psychanalyse de l'Université de Paris 7.

En effet la psychanalyse, et plus particulièrement l'anthropologie psychanalytique, était la discipline qui allait me permettre de perfectionner cette méthode et de développer mes recherches sur les relations entre rêve et mythe, fondatrices de mon travail : au mythe de fondation recueilli à Tabi dès 1976 et dont j'allais continuer de recueillir des versions tout au long de mes séjours, s'associait le rêve de l'oiseau serpent fait en 1973, que j'allais analyser parallèlement à mes recherches sur le mythe yucatèque.

Sigmund Freud, Karl Abraham, Géza Roheim et Carl Gustav Jung¹³ avaient été, à des degrés divers, des initiateurs de cette recherche que je n'avais pas choisie mais qui m'avait été en quelque sorte « dictée » par la vie.

Je proposais en particulier d'unifier le champ du rêve et celui du mythe en élaborant la notion de « vécu mythique » et en proposant de considérer le rêve comme une forme particulière de vécu mythique. Le mythe n'étant pas, comme on le considère généralement, un récit, mais d'abord un vécu qui peut ensuite s'exprimer sous la forme

¹³ *Saints, chamanes et pasteurs, La religion populaire des Mayas II, op. cit.*, pp. 22-30.

d'un récit, notamment, mais aussi de dessins, de danses, de rituels... Confondre mythe et récit mythique reviendrait à identifier le rêve et le récit du rêve¹⁴.

J'allais d'ailleurs me découvrir un autre précurseur de choix en la personne d'un des fondateurs de la philosophie française contemporaine, très connu pour ses contributions méthodologiques à l'élaboration d'une pensée claire et distincte mais beaucoup moins connu pour son usage méthodique du rêve, il s'agit de René Descartes. On connaît la métaphore qu'emploie Descartes dans la seconde maxime qu'il énonce dans la troisième partie de son discours de la méthode : « être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir : car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. »

Cette métaphore de la forêt m'a toujours fasciné, ce n'est plus tard que je me suis rendu compte que l'esprit était une forêt et que un être inspiré, animé par l'enthousiasme comme dirait Descartes pouvait écrire Je suis la forêt qui brûle et non celui qui entre dedans¹⁵.

Mais Descartes n'osait pas devenir la forêt.

Mais on connaît beaucoup moins un autre fait de sa biographie : Descartes a rêvé la substance de ses réflexions philosophiques au coin d'un poêle sous la forme de trois songes consécutifs :

« Il nous apprend que le dixième de novembre mil six cent dix-neuf, s'étant couché tout rempli de son enthousiasme et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondements de la science admirable, il eut trois songes consécutifs en une seule nuit, qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'en haut¹⁶. »

¹⁴ *La part animale de l'homme. Esquisse d'une théorie du mythe et du chamanisme*, Paris, Anthropos, 2002.

¹⁵ Ce poète inspiré « que Pégase soutient » est Antonin Artaud.

¹⁶ André Baillet, *La vie de Monsieur Descartes*, Livre 2, chapitre 1.

Descartes se réfère aux songes envoyés par Dieu qu'il faut distinguer des songes mensongers et trompeurs selon une distinction ancienne et courante à son époque. Cette distinction est reprise par la psychanalyse avec notamment la notion de grands rêves liés aux archétypes chez Carl Gustav Jung

Des os pour l'éternité

C'est une méthode comparable, associant « hasard », « détermination » et « analyse de mon inconscient » qui m'a conduit à écrire mon dernier livre, *Des os pour l'éternité, Mythologie et philosophie de la mort chez les Mayas du Yucatán*.

Ce livre est aussi un traité de sociomythologie, terme que je préfère à sociologie puisqu'il permet d'associer dans la compréhension du social le mythos (dont le rêve est une des formes) et le logos.

Le terme de « sociomythologie » me paraît préférable à celui de « anthropomythologie » car si nous voulons penser « au delà de l'humain », il est temps d'inscrire l'homme dans une sociomythologie des êtres vivants : les animaux, les végétaux, pour prendre ceux qui nous sont le plus proche, mais on peut aussi avec Marc-André Selosse étendre cette sociomythologie aux bactéries¹⁷ voire même aux pierres¹⁸, qui si elles ne sont pas considérées comme vivantes par la science, le sont par les penseurs du mythe.

Pour terminer ce petit discours de la méthode, je vais donc expliciter les raisons qui m'ont fait écrire un ouvrage sur la mort et la méthode que j'ai suivie pour un tel projet.

Pourquoi la mort ?

Philosopher c'est apprendre à mourir

Cette phrase de Socrate m'a toujours fasciné et la première fois que je l'ai lue, au début de mes études de philosophie, soit à peu près au moment de mon rêve de l'oiseau serpent, cela m'a conforté dans l'idée que la philosophie, même si elle avait tendance aujourd'hui à se fossiliser, était, ne serait-ce que pour cette phrase, une discipline qui valait la peine d'être explorée.

¹⁷ Marc-André Selosse, *Plus jamais seul*.

¹⁸ Cf. Roger Caillois *L'Écriture des pierres*.

En avançant dans ma connaissance de la culture maya, au fur et à mesure de mes séjours et des années passées à penser en maya, je me suis mis à philosopher en maya, ou plus exactement en yucatèque puisque le terme « yucatèque » est plus approprié pour parler de la culture du Yucatán.

J'ai découvert des concepts, ou plutôt des notions, si comme Nietzsche on se méfie de la lourdeur du concept, qui n'avaient rien à envier à la richesse des notions de la culture grecque et qui d'ailleurs pouvaient entretenir des liens étroits avec elles, tout en présentant des différences importantes.

C'est le cas notamment de la notion de *suhuy* que l'on peut rendre par « pur », « original » mais qui renvoie aussi à la notion d'énergie, de *tankas* que l'on peut rendre par « énergie d'amor » et qui est l'énergie originelle dont tout être est constitué, C'est aussi le cas de la notion de *way*, peut-être la plus fascinante de toutes, que des collègues épigraphes ont traduit par « coessence » et que l'on peut aussi traduire par « métamorphose », « devenir ». Mais cette notion a aussi un sens très concret puisqu'elle désigne aussi bien le chamane que sont double, généralement animal mais qui peut aussi prendre une autre forme¹⁹.

Mais l'élément déclencheur de l'écriture de ce livre a été la rencontre, à Pomuch « Grenouille de pluie », village de l'État du Campeche, un des trois états mexicains de la péninsule yucatèque, du rituel de l'os fertile.

Il y a quelques années, de passage à **Pomuch**, j'ai été invité par un ami à regarder un petit film qu'il avait réalisé. Ce film raconte la relation d'une femme à son grand-père qu'elle n'a jamais vu vivant. Tous les dimanches, elle se rend au cimetière et elle lui parle. Le grand-père n'est pas seulement un esprit mais il est présent « en os », bien rangés dans une petite caisse, ornée de fleurs, avec au centre le crâne qui regarde vers le ciel. Et sa petite fille lui parle en le touchant, en nettoyant ses os qu'elle remet ensuite un à un dans leur « maison », puis recouvre d'un « vêtement ».

Ce culte est très différent de celui qu'on observe dans la région centrale où je réside. Là-bas, on exhume aussi les os après trois ans, mais on les place ensuite dans une crypte et on ne les touche plus. Les morts reviennent chaque année en novembre mais on ne les réactive pas en nettoyant leurs os.

¹⁹ « La pureté n'est pas de ce monde, une philosophie de la mort », dans *Des os pour l'éternité, philosophie et mythologie de la mort chez les Mayas du Yucatán*, Hémisphères - Maisonneuve et Larose, Paris, 2017.

Dans la région ouest de la péninsule yucatèque, les morts ne sont donc pas seulement ceux qui reviennent régulièrement en novembre mais ils sont concrètement présents en os (et non en chair) toute l'année, et l'on ressent physiquement leur présence en os, ornés de fleurs... Cette présence physique du mort m'a amené à réfléchir sur la notion d'os fertile, à le mettre en relation avec les conceptions mayas de la vie et de la mort et avec la figure de la maîtresse morte, la mère cosmique des Mayas dont un des noms est Ix Bak « Dame os fertile »²⁰.

Mais, au delà de la rencontre avec la petite fille de Pomuch, il y a des raisons plus personnelles à cette recherche. Il me faut en explorer les raisons inconscientes.

Je noterai tout d'abord la coïncidence de la publication de mon livre avec la mort de mon père (le livre est sorti en octobre et mon père est mort en novembre), mais au delà de cette coïncidence, quel message l'écriture de ce livre me propose-t-il ?

Est-ce qu'il n'y a pas, dans l'histoire de ma famille, du côté paternel comme du côté maternel, un rapport avec la mort non élucidé et qui pèse comme une malédiction sur le destin de chacun ? Quelque chose que je décrirai comme une sorte de déni et qui n'est pas sans rapport avec la difficulté que la religion juive a avec les rituels de mort, mais aussi sans doute avec le passage brutal de la croyance en Dieu à l'athéisme.

Pour ne parler que de la lignée paternelle, mon père a toujours été terrifié avec l'idée de la mort²¹ qu'il assimilait au néant et ses derniers jours n'ont pas été simples : il avait très peur et seul l'usage massif de morphine lui a permis de ne pas mourir dans une angoisse extrême²².

En ce qui me concerne, j'essaie de me confronter avec une conception qui permet d'accepter une disparition qui ne soit pas le néant sans pour autant « retomber » dans l'illusion religieuse d'une survie individuelle après la mort. Il me faut surmonter la coupure que mon père et ma mère ont établi avec la religion.

Freud a dû surmonter la même difficulté et c'est pour cela qu'il a adopté l'énigmatique « pulsion de mort ».

Cette notion est élaborée tardivement par Freud et je dirai presque timidement. Ce n'est d'ailleurs pas lui qui la formule le premier : on la trouve mentionnée dans une remarque de Steckel lors d'une réunion de la société psychanalytique de Vienne ou celui-ci lie pulsion de vie et pulsion de mort²³, association que l'on retrouvera ensuite constamment chez Freud. Elle

²⁰ « Les morts ne sont pas morts : une mythologie de la mort », dans *Des os pour l'éternité, philosophie et mythologie de la mort chez les Mayas du Yucatán*, op. cit.

²¹ Peut-être cette terreur date-t-elle de sa perte de la foi ?

²² L'attitude de ma mère face à la mort (Selle est morte très jeune d'un cancer) est très différente, beaucoup plus positive, mais je ne l'analyserai pas ici.

²³ *Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, 196-197.

est ensuite à nouveau « découverte » par Sabina Spielrein sous la forme d'une pulsion de destruction, comme Freud en fera état dans une note de *Au delà du principe de plaisir*²⁴. Si Freud la mentionne dès 1910 dans une autre réunion de la société psychanalytique de Vienne, il ne développera vraiment cette notion que en 1920, en association/opposition avec le principe de plaisir dans *Au delà du principe de plaisir*²⁵.

Comme beaucoup de notions centrales de Freud, il la présente comme une notion mythologique « un mythe plutôt qu'une explication scientifique »²⁶.

C'est parce que « l'inorganique a prit vie » que la pulsion de mort est apparue²⁷: elle est donc bien un produit de la séparation entre « vivant » et « non vivant », une séparation qui n'apparaît historiquement, semble-t-il, que dans les conceptions récentes de l'humanité, avec la science.

La définition de cette pulsion de mort reste flottante bien que elle devient pour Freud de plus en plus nécessaire, sans que pour autant il puisse l'articuler théoriquement de manière solide : Elle reste pour lui spéculative :

« Je ne peux plus me passer, ni psychologiquement ni biologiquement, de l'hypothèse de cette pulsion fondamentale, la pulsion de mort... » (Lettre à Ernst Jones du 26 janvier 1930).

Vie et mort, pulsion de mort et pulsion de vie sont si bien liées que Freud va jusqu'à écrire que la vie a commencé par une désagrégation, par la destruction d'un état antérieur. La vie est donc une mort et la mort une vie²⁸ : nous retrouvons les positions de la philosophie zen, exprimées notamment par le musicien John Cage, et dont j'ai fait état dans mon livre, comme quoi *Death is at all times like life* : La vie est à tous moments comme la mort !

Chez Freud donc, l'invention de la pulsion de mort répond en quelque sorte à l'invention de la mort aussi bien biologiquement que psychologiquement, comme Freud le précise : « mourir a aussi sa racine psychique²⁹. »

²⁴ Référence à Freud et au texte de Sabina.

²⁵ Contrairement à ce qu'écrivent Laplanche et Pontalis dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 371 : « La notion de pulsion de mort introduite par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920) et constamment réaffirmée par lui jusqu'à la fin de son œuvre... », l'origine de la notion de pulsion de mort ne date pas de 1920 avec la publication de *Au delà du principe de plaisir*, mais de dix ans plus tôt, lorsqu'elle émerge au sein des discussions de la société de psychanalyse de Vienne. Pour toutes ces références précises, je suis redevable à l'excellent index de Alain Delrieu (*Sigmund Freud, Index Thématique, 3^{ème} édition, 2001*).

²⁶ *Au delà du principe de plaisir*, p. 106.

²⁷ *Idem*, p. 110, note 16.

²⁸ « Que la vie ait commencé par une désagrégation (...) on conclut qu'un tel état a existé au début et a été détruit lorsqu'a commencé la vie. » (lettre à Ernst Jones du 15 mars 1935).

²⁹ Lettre à Sandor Ferenczi du 27 février 1926.

On peut donc considérer l'invention du mythe de la pulsion de mort comme une réponse au mythe de l'invention de la mort tel que j'ai pu le recueillir chez les Lacandons et tel qu'on peut le déduire de la révolution psychique et économique des 13^e et 14^e siècle en Occident. Ce n'est pas un hasard si la notion de pulsion de mort reste aujourd'hui encore un des plus controversés des apports de Freud. Et pourtant, dans la mesure où ce qui caractérise la pulsion, davantage encore que le principe de plaisir, est le principe de répétition, on peut considérer les pulsions de mort (remarquons l'indétermination du pluriel) comme la forme fondamentale des pulsions, comme le remarquent Laplanche et Pontalis³⁰.

La notion maya de *tankas* que j'ai traduit par « énergie *d'amor* » introduit bien quelque chose de l'ordre d'une énergie fondamentale, que l'on peut assimiler à une pulsion, et qui est fondamentalement « vie » et « mort » indissociablement.

Il y a aussi quelque chose de cet ordre là dans la pulsion de mort freudienne : elle est « vie » avant que la « mort » n'apparaisse, elle est donc énergie pure et ne devient « mort » que dans son contraste avec la vie, avec l'apparition de la vie. On retrouve une conception mythique : la vie est aussi la mort d'un état antérieur³¹.

J'ai d'ailleurs repris les notions de liaison et de destruction développées par Freud en relation avec les pulsions de vie (d'Eros) et de mort, dans ma description de la manière dont l'énergie vitale est « clôturée »/liée puis « détruite »/libérée chez les Yucatèques à travers le double mouvement *kal ik'/pa' ik'* « clôturer/détruire-libérer l'énergie vitale »³².

Je retrouve donc, par le détour de la philosophie et de la mythologie de la mort, le lien profond entre mon approche de la culture maya et mon utilisation des apports de la psychanalyse et dans le même moment je résous une difficulté de ma mythologie familiale.

L'écriture de « Des os pour l'éternité » a donc été pour moi à la fois une manière d'approfondir le mythe et les vécus de la mort dans ma famille mais aussi un moyen de préciser cette quête transdisciplinaire où je m'efforce d'associer mythos et logos, réalité psychique, sociale et cosmique.

³⁰ *Vocabulaire de la psychanalyse*, article « pulsion de mort », p. 372-373.

³¹ Comme chez les Gourmantché de Côte d'Ivoire par exemple, pour qui naître c'est mourir à la brousse

³² « Le but de [l'Éros] est d'instituer des unités toujours plus grandes, et ainsi de maintenir : c'est la liaison ; le but de [la pulsion de destruction] est au contraire de dissoudre les assemblages et ainsi de détruire les choses. » (*Abrégé de psychanalyse*, 1938, p. 8).

L'étape suivante sera de dépasser la mort par le rire, retrouvant ici une phrase de mon adolescence « que c'est drôle de mourir³³ ! ». Le rire est plus fort que la mort et je suis donc en train d'écrire, d'ek' rire, d'un rire étoilé ou d'un rire noir³⁴. C'est le sujet de mon prochain livre : *D'une maille à l'autre, racontars du pays yucatèque*.

³³ Comme je le mentionne au début de *Des os pour l'éternité*, c'est une de mes camarades de lycée qui est responsable de cette révélation.

³⁴ Ek' en yucatèque signifie « noir » et « étoile »